

TABLEAU SYNOPTIQUE

L'INDIFFÉRENTISME	Notion de l'indifférentisme	} Distinction	Indifférentisme doctrinal.
			Indifférentisme pratique en matière de religion.
	} Division	Indifférentisme absolu, ou indifférence à avoir ou à ne pas avoir de religion.	
		Indifférentisme relatif, ou indifférence à professer n'importe quelle religion.	
Indifférentisme absolu	} Réfutation de ce système par la nécessité de la religion. Extravagance de l'indifférentisme absolu. Erreur causée par l'orgueil et la corruption du cœur.		En quoi il consiste.
			Erreur causée par l'oubli des devoirs religieux, la demi-science et l'irréflexion.
Indifférentisme relatif	} Indifférentisme individuel	} Objections	Caractère dangereux de cette erreur. Son principe faux et contradictoire : Toutes les religions sont vraies et honnêtes.
			La paix demande que l'on suive la religion des ancêtres. Dans toutes les religions on rend à Dieu l'hommage du cœur. Tous les cultes ont des partisans sincères. Il est impossible de discerner la véritable religion.
Indifférentisme de l'État	} Il achemine à l'athéisme légal, ainsi que le prouve l'histoire. L'État doit faciliter aux citoyens les moyens de parvenir à leur fin dernière. La société est d'autant plus parfaite qu'il y a accord sur la pratique des devoirs sociaux. L'accord entre l'État et l'Église a rendu les peuples prospères et glorieux.		Objections
			Impossibilité pour l'État de proscrire les cultes dissidents, et d'exiger par la force la pratique de la vraie religion. Possibilité que l'État proscrive la vraie religion, si l'on n'admet pas le principe de l'indifférentisme.

CHAPITRE XV

DE LA RELIGION NATURELLE

SOMMAIRE

La religion naturelle. Témoignage historique : la religion naturelle n'a jamais subsisté seule. — 1. Insuffisance de la religion naturelle par rapport au culte, à la morale, à la rémission des péchés. — 2. Impuissance morale de connaître pleinement la religion naturelle. Preuve expérimentale de cette impuissance : conditions requises pour la connaissance des vérités de la religion naturelle ; absence de ces conditions dans la masse de l'humanité. Preuves historiques de cette impuissance : les peuples en dehors de la Révélation ; les philosophes en dehors de la Révélation. Objections.

La religion imposée par Dieu à l'homme pouvant être naturelle ou surnaturelle, il y a lieu de se poser au préalable ces deux questions : 1° La religion naturelle *suffit-elle* au triple point de vue du culte, de la morale et de la rémission des péchés ? 2° La raison humaine est-elle moralement capable de connaître *toute* la religion naturelle ? La solution dans le sens négatif de ces deux questions préparera la voie à reconnaître la nécessité d'une religion *surnaturelle*.

La religion naturelle.

1. On entend par *religion naturelle* celle dont nous avons établi jusqu'ici la nécessité absolue, aussi bien pour la société civile que pour la famille et pour l'individu. Les preuves apportées en faveur de cette nécessité ont été tirées des rapports essentiels de Dieu et de l'homme, tels qu'ils résultent du fait de la création. C'est parce que Dieu est le créateur de l'homme, sa providence et sa fin dernière, que l'homme, créature intelligente et libre, doit lui rendre un culte d'adoration, d'amour et d'obéissance (p. 216). Ces rapports constituent la *religion naturelle*, dont les vérités et les préceptes, comme nous l'avons dit (p. 217), peuvent être connus par la raison et accomplis par la volonté, aidées du concours ordinaire de la Providence.

2. Mais la *vraie religion*, celle que Dieu veut, consiste-t-elle exclusivement dans la religion purement naturelle, ou bien la religion naturelle n'est-elle qu'une partie de la vraie religion ? Telle est la question que l'ordre logique nous amène maintenant à examiner.

Témoignage de l'histoire sur la vraie religion.

3. L'histoire atteste qu'en fait la religion naturelle n'a jamais subsisté seule.

« Qu'on nous la montre quelque part dans l'histoire, dit le cardinal Pie, cette religion naturelle se réalisant dans une société, fournissant un code suffisamment complet de vérités et de préceptes, et surtout procurant le maintien de ces vérités dans les esprits, la pratique de ces préceptes dans les mœurs; soixante siècles sont là pour le dire : ce phénomène n'existe pas ! »

4. La religion naturelle a toujours paru fondue dans une religion révélée ou prétendue telle.

Dans le christianisme, à côté des vérités et des préceptes qui ne dépassent pas la portée de la raison, tels que l'existence de Dieu, sa providence, la liberté, la spiritualité et l'immortalité de l'âme humaine, l'obligation de respecter Dieu, soi-même et ses semblables, la récompense du bien et la punition du mal dans une vie future, etc., il y a des mystères que l'Église déclare surnaturellement révélés, tels que ceux de la sainte Trinité, de l'Incarnation et de la Rédemption, et des préceptes qui émanent de la libre volonté divine, comme l'obligation de se sanctifier par les sacrements, pour obtenir la vie éternelle.

Toutes les autres religions de l'humanité, celles qui ont disparu comme celles qui sont encore pratiquées de nos jours, ont aussi un caractère surnaturel et positif. On y trouve, ce que ne saurait offrir la religion exclusivement naturelle : un sacerdoce, des temples, des sacrifices, des formules de prières, des cérémonies, des fêtes, un culte public. On y croit à la Révélation, au miracle, à la prophétie; en un mot, à une intervention directe de Dieu pour apprendre aux hommes la manière dont il veut être honoré ^a.

^a Un philosophe contemporain, de l'école rationaliste, a fait l'aveu que la religion purement naturelle n'a pas d'existence historique. « Au dix-huitième siècle, dit-il, la religion naturelle était fort à la mode. Cette chimère s'est évanouie au premier souffle de l'expérience. La religion naturelle, telle au moins qu'on l'entendait au dix-huitième siècle, a un malheur suprême, c'est qu'elle n'existe pas; c'est un être d'imagination et de fantaisie... Quand un éloquent écrivain du siècle dernier prétendit écrire le symbole de la religion naturelle sous l'inspiration de la seule conscience, il l'écrivait en effet sous la dictée d'une philosophie préparée par le christianisme. Ce n'est pas l'homme de la nature qui parle dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*, c'est un prêtre devenu philosophe. *L'homme de la nature* est encore un être de fantaisie, créé par l'imagination du philosophe du dix-huitième siècle. Ce fantôme s'est évanoui; que la religion naturelle aille le rejoindre ! » (ÉMILE SAISSSET, *Essais sur la philosophie et la religion*.)

¹ M^{re} PIE, *Œuvres*, t. III, p. 246.

5. Malgré l'importance de ce fait historique qui, en dehors de la croyance générale de l'humanité à une révélation et du besoin qu'elle en a, prouverait à lui seul l'insuffisance de la religion naturelle, il s'est rencontré, au dix-huitième et au dix-neuvième siècle, des gens de lettres qui ont prétendu que cette religion suffit, et qu'il faut regarder la religion surnaturelle comme un tissu de mensonges ou d'illusions, ou tout au plus comme une doctrine symbolique qui imprime plus vivement au cœur et à l'imagination les vérités de la religion naturelle.

Nous soutenons, au contraire, que la religion naturelle n'est pas tout entière la vraie religion : 1^o parce que toute seule elle est insuffisante; 2^o parce que, dans la condition présente, l'homme ne peut pas pleinement la connaître. Si elle était, en effet, exclusivement la vraie religion, la religion totale, il est évident qu'elle suffirait, et que tout homme, par ses seules lumières naturelles, pourrait la connaître. Mais si, dans son état présent, l'homme n'y trouve pas tout ce qu'il désire connaître, et si même il lui est moralement impossible de la connaître suffisamment, c'est preuve qu'elle ne constitue pas à elle seule la vraie religion.

1. Insuffisance de la religion naturelle.

6. La religion naturelle prise seule et en elle-même est insuffisante, soit au point de vue du culte, soit au point de vue de la morale, soit au point de vue de la rémission des péchés.

Insuffisance de la religion naturelle au point de vue du culte.

7. La raison reconnaît la nécessité d'un culte en général, mais elle ignore quelle doit être la nature de ce culte pour qu'il soit agréable à Dieu. Que peut-elle nous apprendre, par exemple, sur la nécessité et la valeur du sacrifice qu'on voit offert à la Divinité chez tous les peuples? sur la loi de la prière et son efficacité? sur l'autorité qui doit régler le culte public, afin qu'il soit le lien de la société religieuse et ne donne pas lieu à des dissensions parmi les hommes? Sur ces points et sur d'autres, la raison est complètement muette. Le culte, livré à son arbitraire, serait variable, instable, exposé à se surcharger de rites superstitieux, indignes de la majesté divine.

Insuffisance de la religion naturelle au point de vue de la morale.

8. Pour accomplir pleinement la loi naturelle, nous avons besoin de motifs d'action certains, déterminés, plus puissants que les motifs qui nous poussent à agir dans un sens opposé.

Ces motifs peuvent se tirer de notre fin dernière ou de notre état présent.

Or les motifs que nous offre la raison, d'un côté comme de l'autre, ne sont pas suffisants, parce qu'ils n'ont pas le caractère de certitude, de précision nécessaire, pour nous décider à remplir énergiquement nos devoirs.

Nous savons que tout ne finit pas pour nous à la tombe. Mais quelle est au juste notre fin dernière? Quels sont les moyens qui y conduisent sûrement? En quoi consiste la récompense future des bons? la punition des mauvais? Les peines de l'autre vie sont-elles éternelles? A ces questions la raison n'a que des réponses vagues, incertaines, comme le montre l'histoire de la philosophie.

Les motifs tirés de notre état présent sont principalement la beauté de la vertu, le témoignage d'une bonne conscience, l'honneur, la crainte des maux qui sont la suite des mauvaises actions. Mais que peuvent ces motifs, lorsqu'ils sont en lutte avec des tentations violentes? L'homme, en présence de biens sensibles, clairement déterminés, et dont l'attrait le pénètre par tous les sens, trouvera-t-il dans ces motifs assez de force pour sacrifier tous ces biens sensibles à des biens d'un ordre abstrait, dont la jouissance souvent ne sera éprouvée que dans un avenir incertain, et qui ne peuvent être appréciés qu'à la suite de laborieuses réflexions? La religion naturelle n'est-elle pas moralement impuissante à contenir les passions?

Insuffisance de la religion naturelle au point de vue de la rémission des péchés.

9. L'homme qui a transgressé la loi morale (et qui peut se flatter de ne l'avoir point transgressée pendant sa vie?) a besoin de se réconcilier avec Dieu et d'obtenir le pardon de ses péchés. Mais la seule religion naturelle n'offre aucun moyen certain et efficace de réconciliation. Dieu est juste, dit la raison; le péché doit être expié. Mais Dieu le pardonne-t-il, et à quelles conditions? Il n'y a pas de raisonnement qui puisse donner à cette question une solution certaine.

10. Dira-t-on, avec Kant, que le pécheur satisfait en changeant de vie? Mais en se corrigeant on n'efface point la tache du péché, on ne répare pas la violation de l'ordre, on n'expie pas, on ne paye pas la dette contractée à l'égard de la justice divine. Même le repentir et la pénitence, que la raison peut concevoir comme des conditions du pardon, ne suffisent point d'eux-mêmes pour délivrer du péché; il faut que nous sachions que Dieu les agrée, et nous ne pouvons le savoir que par révélation. Aussi dans toute religion positive y a-t-il des ablutions, des sacrifices, des rites, etc., auxquels les hommes attribuent une vertu, non pas naturelle, mais divine, d'effacer le péché. Preuve que la religion naturelle est ici insuffisante, comme elle l'est pour déterminer le culte et faire observer efficacement les préceptes de la loi morale.

2. Insuffisance morale de la raison humaine pour la connaissance complète de la religion naturelle.

11. Non seulement la religion naturelle présente de graves lacunes, mais ce qui démontre encore son insuffisance, c'est l'impuissance morale où se trouve la raison humaine, considérée en général, dans la condition présente, d'arriver par ses propres forces à connaître avec une pleine certitude toutes les vérités de cette religion.

12. Il est important d'expliquer tous les termes de cette proposition.

Il s'agit d'une impuissance *morale*, non d'une impuissance *absolue*; car les vérités de la religion naturelle étant accessibles à la raison, celle-ci possède radicalement le pouvoir de les connaître toutes d'une connaissance certaine; ce qui aurait lieu dans une condition plus favorable, où ne se rencontreraient point les obstacles qui l'empêchent actuellement de réaliser ce pouvoir.

Il s'agit de la *raison humaine considérée en général*, dans la masse du genre humain; et non dans tel ou tel individu, qui, exceptionnellement bien doué et favorisé par les circonstances, arriverait à la longue à constituer un système complet de religion et de morale.

Il s'agit de *toutes les vérités* de la religion naturelle, car on ne peut mettre en doute que la raison en puisse connaître un nombre plus ou moins considérable, et avoir sur les autres une connaissance conjecturale. (Voir p. 336.)

13. La proposition ainsi définie s'établit par deux preuves : l'une fondée sur l'observation de la *nature humaine*, et l'autre tirée de l'*histoire*.

Preuve fondée sur la nature humaine.

14. Cette preuve se tire de l'absence des conditions nécessaires à l'étude de la philosophie dans la masse de l'humanité.

15. Les vérités de la religion naturelle, savoir : l'existence de Dieu, ses attributs, sa providence, l'origine de l'homme, sa nature, sa destinée, ses devoirs, etc., sont l'objet de la philosophie.

16. Or l'étude de cette science demande :

1^o Comme *conditions physiques* : le développement complet et une heureuse organisation des facultés, une position sociale qui procure du temps et des loisirs.

2^o Comme *conditions intellectuelles* : un goût naturel pour les travaux de l'esprit, de la vigueur et de la solidité dans le raisonnement, et, en particulier, ce qu'on appelle l'esprit philosophique, esprit qui consiste à pénétrer dans le fond des choses, pour en saisir la nature, les lois et les principes.

3^o Comme *conditions morales* : l'amour désintéressé de la vérité, l'affranchissement des préjugés, l'empire sur ses passions, le mépris des intérêts vulgaires et des grossières jouissances^a.

17. Visiblement, ces conditions ne sont point et ne peuvent être remplies par l'humanité dans son état présent.

L'organisation physique n'est parfaitement développée qu'à un certain âge. Il y a beaucoup de cerveaux mal équilibrés, de tempéraments mal disposés. En outre, la plupart des hommes n'ont pas de temps à consacrer à l'étude, étant condamnés à travailler de leurs mains pour vivre.

Puis combien n'ont pas de goût pour les sciences, et en particulier pour les sciences philosophiques, et sont naturellement paresseux, faibles d'intelligence, incapables d'appliquer les procédés rigoureux du raisonnement, de connaître ou d'éviter les nombreuses sources d'erreurs !

^a « La vocation philosophique veut une nature d'élite, une vaste mémoire, un vif désir de s'instruire, un grand cœur, une âme qui ait naturellement de l'attrait pour toutes les vertus, pour la vérité, pour la justice, la force et la tempérance. » (PLATON, *Républ.*, VI.)

Il en est enfin, surtout à l'époque de l'adolescence et de la jeunesse, que la dissipation, la légèreté et les diverses passions entretiennent dans un état de fluctuation continuelle, et même qui, toute leur vie, sont dominés par les appétits terrestres¹.

18. De cette observation de la nature humaine, considérée dans l'état présent, nous devons conclure que les hommes, pris en masse, s'ils n'ont d'autre ressource que la raison individuelle, sont condamnés non seulement pendant l'enfance et l'adolescence, mais toute leur vie, à ne pas avoir une connaissance certaine de toutes les vérités de la religion naturelle.

Trouveront-ils dans le milieu social et dans l'enseignement des philosophes ce que ne peut donner l'étude personnelle ? L'histoire répond négativement.

Preuve tirée de l'histoire.

19. C'est un fait indéniable qu'en dehors des peuples qui ont reconnu la Révélation mosaïque ou la Révélation chrétienne, nulle société religieuse, nul philosophe, n'a possédé la connaissance certaine de toutes les vérités de la religion naturelle. Partout où la Révélation a été ignorée, ou altérée, ou méconnue, il y a eu, soit chez les peuples, soit chez les philosophes, les plus graves erreurs en matière de religion et de morale naturelle. Un coup d'œil rapide sur l'histoire met ce fait en pleine évidence.

Les peuples en dehors de la Révélation.

20. Prenons dans l'antiquité païenne les peuples les plus civilisés, ceux chez lesquels les arts et les sciences ont jeté le plus vif éclat. « Les nations les plus éclairées et les plus sages, dit Bossuet, les Chaldéens, les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, étaient les plus ignorants et les plus aveugles sur la religion ; tant il est vrai qu'il y faut être élevé par une grâce particulière et par une sagesse plus qu'humaine². » — « Partout, dit Fénelon, la Divinité est dégradée : on la multiplie, on la met dans les êtres les plus vils ; on lui attribue les passions les plus injustes, les plus basses, les plus infâmes. Le culte de ces monstrueuses divinités est aussi monstrueux qu'elles. On ne connaît d'autres moyens de les apaiser en faveur des hommes les plus coupables et les plus impénitents, que de l'encens, des hécatombes, des

¹ Cf. saint THOMAS, *Somme contre les Gentils*, liv. I, ch. IV. — ² *Discours sur l'Histoire universelle*, II^e partie, ch. XVI. Lire aussi les ch. XXV et XXVI.

mystères puérils qui couvrent des cruautés et des impuretés abominables. Le paganisme n'a jamais fait un corps ni de doctrine ni de culte ; tout était changeant, arbitraire, incertain. Rien n'est si rempli de contradictions extravagantes que les fables des poètes qui étaient leurs prophètes. Chaque pays, chaque homme avait sa religion¹. »

Un pareil culte autorisait tous les vices, et devait amener un état social où la force prévalût au détriment du droit. Sous le patronage de la religion, de l'opinion et des lois, on voit le père de famille exercer un pouvoir tyrannique sur sa femme et sur ses enfants ; des millions d'hommes, sous le nom d'esclaves, réduits à l'état de bêtes de somme ; les petits opprimés par une caste orgueilleuse ; le pauvre méprisé et haï^a ; le peuple avide de combats sanglants ; l'autorité sans contrôle et sans frein ; les vaincus à la guerre traités sans pitié par les vainqueurs.

Tel est le spectacle que nous offre partout l'antiquité païenne.

21. Dans les régions où règnent aujourd'hui le brahmanisme, le bouddhisme, le mahométisme, chez les peuples sauvages, là, en un mot, où la civilisation chrétienne ne prédomine point, on retrouve quelque chose de semblable, des erreurs capitales sur Dieu et sur l'homme, et des mœurs publiques qui offensent la saine raison.

22. Même chez les peuples chrétiens, on a remarqué que quand la foi diminue, les vérités rationnelles sont mises en discussion, et que la voie est ouverte au panthéisme, au fatalisme, à l'athéisme ou au matérialisme^b.

Les philosophes en dehors de la Révélation.

23. En dehors des philosophes qui se sont fait un devoir de ne point s'écarter des enseignements du christianisme^c, on ne peut en citer un seul, ni dans l'antiquité païenne, ni dans les temps modernes, même parmi les plus grands génies, parmi ceux qui ont été les amis sincères de la sagesse, on ne peut en citer un

^a « Les législations païennes sont un chef-d'œuvre d'oppression des petits par les grands, d'injustice des riches à l'égard des pauvres. » (M^{re} FREPPEL.)

^b « Je vois, par l'histoire, la nécessité manifeste d'une autorité divine et visible pour le développement du genre humain. » (AUG. THIERRY.)

^c « Toute la vraie philosophie de tous les temps et de tous les lieux se trouve dans la doctrine catholique. Toute la vérité s'y concentre, et l'on est dans le faux à mesure que l'on s'en éloigne. » (AUG. THIERRY.)

¹ *Lettres sur la religion*, lettre III. — Voir II^e partie, *les Fausses religions*.

seul qui soit parvenu à composer un code satisfaisant de religion et de morale. Ils ont trouvé bon nombre de vérités, mais non toute la vérité, non la vérité pure de tout mélange d'erreurs.

L'histoire de la philosophie ne laisse aucun doute à cet égard.

24. *Philosophes païens.* C'est en vain que parmi les philosophes païens les plus illustres, Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, Sénèque, on chercherait des notions complètement exactes et suffisamment pratiques sur les questions qui intéressent le plus notre conduite et notre destinée ; ils n'ont que des conjectures, des vraisemblances : rien de précis, rien de certain.

En voici des exemples.

25. *Socrate*, dissertant sur l'immortalité de l'âme, au moment où il va mourir, voit dans les preuves qu'il en donne plutôt un sujet d'espérance que de certitude. « Il faut cependant, dit-il, sur elles, comme sur une nacelle, passer la mer orageuse de cette vie, à moins que nous ne trouvions quelque promesse divine, quelque révélation qui soit pour nous un vaisseau ne craignant pas les tempêtes. » Par conséquent, sa morale n'a pas une sanction claire et suffisante. Quant aux devoirs particuliers, il prescrit l'observation fidèle des lois et des coutumes de la patrie, approuvant ainsi les cultes impurs qui se pratiquaient en Grèce.

26. *Platon*, comme du reste tous les philosophes de l'antiquité, a ignoré le dogme de la création et admis l'éternité de la matière ; de la sorte la religion naturelle est ébranlée dans son fondement. Il n'a aucune doctrine arrêtée sur le sort des âmes dans la vie future, admettant pour les âmes justes, tantôt le retour à leur étoile, tantôt leur union avec Dieu, et pour les âmes perverses, tantôt leur transmigration dans des corps d'animaux, tantôt une vie errante autour des sépulcres. Sa morale autorise la dissolution du mariage, la communauté des femmes et des biens, le meurtre des enfants mal conformés, le refus de tout aliment et de tout soin aux malades et aux infirmes, la fraude et le mensonge en faveur des chefs du pouvoir, lorsqu'ils croient utile de tromper le peuple, etc.

27. *Aristote* nie, implicitement du moins, le dogme de la Providence ; car le Dieu unique, dont il prouve l'existence par le mouvement, meut le monde sans le savoir et sans le vouloir. Il ne reconnaît pas l'immortalité personnelle de l'âme. Bien que rejetant le communisme de Platon, il conseille comme lui le meurtre des enfants inutiles à la patrie ; il approuve l'avortement

pour empêcher l'excès de la population; il justifie l'esclavage; il autorise l'exposition des images indécentes dans le culte rendu aux dieux, etc.

28. *Cicéron* parle éloquemment de Dieu et de l'immortalité; mais pour lui ces dogmes ne sont que probables, vraisemblables. Après avoir exposé un grand nombre d'opinions sur la nature et l'immortalité de l'âme, « quelle est de ces opinions la vraie? c'est l'affaire de quelque dieu de le voir, » dit-il; « quelle est la plus vraisemblable? c'est une grande question. » C'est aussi lui qui a dit « qu'il ne pouvait s'imaginer d'absurdité qui n'eût été soutenue par quelque philosophe ».

29. *Sénèque*, comme les stoïciens grecs, confond Dieu avec la nature, la Providence avec le destin; il ne se prononce pas nettement sur la vie future, ne sachant quelle opinion choisir entre le néant et l'immortalité bienheureuse. Sa morale est pleine d'exagérations, de contradictions, et impose le suicide comme un devoir au sage dans certaines circonstances.

30. Il est inutile de parler des autres philosophes de la Grèce et de Rome, athées, matérialistes, panthéistes, fatalistes, épicuriens, sceptiques, ni des sages de la Perse, de la Chaldée, de l'Inde, de la Chine, chez qui on relève toutes sortes d'erreurs ridicules ou monstrueuses.

Avant d'aller plus loin, nous devons faire observer que les philosophes qui ont vécu avant le christianisme n'ont pas proclamé, comme les incrédules modernes, la souveraineté absolue de la raison. Les plus célèbres d'entre eux consultaient avec soin les débris de la tradition, échappés au naufrage. Platon et Aristote appellent leur doctrine sur la divinité « une tradition ancienne et sacrée, un reste d'une antique sagesse qui s'est altérée, et que l'on peut à bon droit regarder comme une révélation divine¹ ». Nous verrons par la suite (p. 340) qu'ils ont proclamé la nécessité d'une révélation, pour la solution des problèmes de l'ordre religieux et moral.

31. *Philosophes des temps chrétiens*. Les philosophes qui, vivant en plein christianisme, ont méconnu ses enseignements, nous donnent à leur tour une preuve manifeste de l'insuffisance de la raison en tout ce qui touche au domaine religieux et moral. Un grand nombre d'entre eux ont démontré certaines vérités avec

¹ Cf. HETTINGER, *Apologie du christianisme*, t. II, ch. XI.

plus de précision, de clarté et de solidité que ne l'avaient fait les anciens. Mais il ne faut pas oublier qu'ils ont été éclairés dans leur enfance des lumières de la foi et qu'ils se sont inspirés des travaux des écrivains chrétiens. « Je ne sais pas pourquoi, dit Rousseau, l'on veut attribuer au progrès de la philosophie la belle morale de nos livres. Cette morale, tirée de l'Évangile, était chrétienne avant d'être philosophique¹. » Kant parle de même : « On accordera, écrit-il à Jacobi, que si l'Évangile n'avait pas présenté les lois morales dans toute leur universalité et leur pureté, jamais la raison humaine ne serait parvenue à les envisager d'une façon aussi complète. »

Laissant de côté les hérétiques des quinze premiers siècles qui, comme les gnostiques entre autres, ont commis les plus graves erreurs sur Dieu et les devoirs de la loi naturelle, nous allons montrer dans une esquisse rapide les égarements de la raison depuis l'apparition de la Réforme. C'est à cette époque qu'il faut placer les débuts du *naturalisme* ou *rationalisme*, c'est-à-dire de la doctrine qui prétend que la raison est la règle unique, exclusive, absolue, de toute vérité^a.

32. *Luther* peut être considéré comme le père de cette extravagante et funeste doctrine. En refusant de reconnaître l'Église comme l'interprète légitime de la Révélation, et en donnant à chaque particulier le droit d'entendre la Bible comme bon lui semble, il proclama par là même l'indépendance de la raison individuelle.

Le libre examen ne tarda pas à produire ses fruits. Des sectes sans nombre s'élevèrent, et, parmi elles, celle des sociniens qui, rejetant les mystères, bornèrent la Révélation aux vérités de l'ordre naturel. Il ne restait plus qu'à nier la Révélation elle-même. Ce fut la tâche des *déistes* qui se recrutèrent d'abord parmi les protestants d'Angleterre, de Hollande et d'Allemagne, et prirent le nom de libres penseurs.

^a « Le *naturalisme*, dans le sens rigoureux du mot, dit le docteur Hettinger, est une doctrine qui considère le monde comme un tout renfermé en lui-même, inaccessible à toute influence divine, soumis aux seules lois qui résident en lui et le développent conformément à sa destination.

« Le *rationalisme* n'est que la conséquence du naturalisme, dans son rapport avec la connaissance humaine. Les divers systèmes qualifiés de « rationalistes » ont cela de commun qu'ils rejettent toute révélation directe, positive et proprement dite. Relativement à la diversité des objets auxquels il s'applique, le rationalisme est *philosophique*, *théologique*, *politique* et *social*. » (*Théologie fondamentale*, liv. I, ch. II, § 13.)

¹ J.-J. ROUSSIEAU, *Troisième lettre de la Montagne*.